

Dossier de recherche

Réputations sexuelles et fabrique du genre en milieu populaire insulaire

Margot ARTUR

Licence 3 - Semestre 1 - Sociologie

Module transdisciplinaire : Penser le genre

2020-2021

Sommaire

I.	Étudier les réputations sexuelles pour penser le genre.....	p.3
A.	Retour sur les concepts : penser la sexualité pour penser le genre.....	p.3
B.	Réputations sexuelles et construction du genre.....	p.4
C.	Étudier les réputations sexuelles en milieu populaire insulaire.....	p.5
II.	L' « ordre hétérosexuel » insulaire entre maintien et résistances.....	p.8
A.	Entrée sur le terrain : retour réflexif et présentation des enquêté·e·s.....	p.8
B.	La mise en scène de l'hétérosexualité adolescente.....	p.9
C.	Réputation et contrôle social.....	p.12
D.	Les croyances à l'épreuve de l'évolution des normes.....	p.15
III.	Annexes	
A.	Guide général d'entretien.....	p.18
B.	Bibliographie.....	p.19

I. Étudier les réputations sexuelles pour penser le genre

A. Retour sur les concepts : penser la sexualité pour penser le genre.

L'émergence de la notion de genre a marqué une avancée cruciale pour l'étude des rapports sociaux de sexe. À partir des années 1930 et jusqu'aux années 1980, plusieurs chercheurs et chercheuses en sciences sociales s'intéressent au genre comme « sexe social »¹ [Mead, 1935 ; Stoller, 1967 ; Oakley, 1972]. On entend alors étudier une construction sociale, variable, historique, qui s'ajouterait à un donné (le « sexe ») naturel, biologique, binaire et invariant. Ces travaux pionniers permettent d'historiciser le genre et la domination sexuelle, et de s'intéresser à la production des « rôles de sexe ». Toutefois, dès les années 1980, la dichotomie nature/culture sur laquelle se fondent les analyses du genre est remise en question par plusieurs théoriciennes féministes [Butler, 1990 ; Delphy, 2001]. Celles-ci rappellent que poser la « part sociale » d'un phénomène risque de réaffirmer l'existence d'une nature « anté-sociale ». Dès lors, il devient possible d'affirmer que « le genre est le système de division hiérarchique de l'humanité en deux moitiés inégales » [Delphy, 2001]. En résumé, le genre n'exprime pas la « part sociale » d'une division, il *est* cette division ; il précède, détermine et hiérarchise les sexes². Les sociologues peuvent alors étudier comment différentes instances de socialisation contribuent à la *production* et à la *reproduction* du genre, de la famille à la santé en passant par l'école et la sexualité.

Pourtant, les recherches sur la sexualité ont longtemps été reléguées à un rang marginal au sein de la sociologie française, même si l'émergence récente d'un débat sur l'homoparentalité et sur l'accès au mariage pour les couples de même sexe a contribué à créer une « question sexuelle » et à légitimer son étude en sociologie [Fassin, 2005]. J'utilise ici la notion de « sexualité » de manière

¹ Sans toutefois toujours le nommer comme tel. Les termes employés sont alors divers : Margaret Mead évoque des « tempéraments » distincts, tandis que Stoller parle de « genre ». Tous désignent néanmoins les différences sociales qui se « surajouteraient » aux différences dites « naturelles ».

² Toutefois, les théories féministes de l'intersectionnalité ont montré que le genre se combine toujours de manière originale à différents systèmes sociaux de partition — dont les systèmes sociaux de race et de classe. Il ne s'applique pas uniformément à toutes les personnes selon leurs positions dans l'espace social. Étudier le genre implique donc nécessairement d'étudier ses différentes expressions : je me concentre ici sur l'« ordre genré » en milieu populaire insulaire.

analogue à la sociologue britannique Stevi Jackson, qui en distingue trois dimensions (en réalité souvent imbriquées) ; la sexualité comme *pratique*, la sexualité comme *institution* (dans la mesure où elle institue les sexes), et la sexualité comme *ensemble d'identités politiques et sociales liées à l'hétérosexualité* [Jackson & Scott, 2007]. En sociologie, la sexualité a traditionnellement été envisagée comme le produit de différents rapports sociaux — de genre, de classe, de race [Legouge, 2012]. Néanmoins, différents travaux récents ont montré l'intérêt de considérer la sexualité comme un des lieux de la *production* même du genre [Clair, 2012 ; Clair, 2013]. L'*hétéronormativité* — c'est-à-dire le primat normatif de l'hétérosexualité — ne définit pas uniquement un rapport particulier à la sexualité, mais contribue également à instituer la différence entre les sexes [Butler, 2005]. Elle divise l'humanité en deux catégories distinctes, opposées, et supposément complémentaires, et contribue ainsi à façonner des identités sexuées distinctes et hiérarchisées. Mais au sein de cet « ordre hétérosexuel », filles et garçons ne sont pas soumis aux mêmes normes de genre et de sexualité.

B. Réputations sexuelles et construction du genre

À partir de deux enquêtes menées auprès de jeunes issus de milieux populaires dans des cités d'habitat social et en milieu rural, Isabelle Clair décrit deux modèles normatifs distincts pour chacun des sexes [Clair, 2005 ; Clair, 2010]. Pour les filles, l'essentiel est d'échapper au stigmate de la « pute », duquel toutes sont suspectes : il leur faut « échapper à leur sexe ». La déviance aux normes de genre est sanctionnée par une « mauvaise réputation ». Pour les garçons, au contraire, il est nécessaire de se montrer « à la hauteur de leur sexe », c'est-à-dire de prouver leur virilité. La figure-repoussoir masculine, individuelle, est donc celle du « pédé », associé à la féminité. Les risques réputationnels ne sont toutefois pas symétriques. Ils répondent à une norme de « deux poids, deux mesures » : les mêmes comportements, les mêmes désirs sont sanctionnés ou rétribués par des réputations différentes selon que l'on soit de l'un ou l'autre sexe. En effet, garçons comme filles reproduisent la domination masculine à travers l'imposition d'un « mâle dans la tête » [Holland, 2002]. La retenue, la vertu, la docilité, les sentiments sont donc symboliquement renvoyés du côté du féminin, tandis que le masculin est associé à la vigueur, la sexualité, le plaisir et la performance.

La sexualité féminine est renvoyée du côté de la culpabilité et de la modération, tandis que la sexualité masculine est considérée comme « naturelle », « allant de soi ». On le voit, c'est la construction d'identités sexuées distinctes, l'intériorisation de valeurs et de dispositions particulières — autrement dit, la construction du genre — qui sont en jeu dans la construction de réputations sexuelles. Ces réputations contribuent autant à la construction d'un « ordre hétérosexuel » qu'elles en assurent le maintien.

Aux garçons et aux filles sont donc attitrés des normes de respectabilité distinctes. La transgression de ces normes est sanctionnée par un *étiquetage*, c'est-à-dire par une désignation publique de la déviance [Becker, 1985]. De manière concrète, cet *étiquetage* peut se traduire par la construction d'une *réputation*. Celle-ci est définie comme une « représentation sociale partagée, provisoire et localisée, associée à un nom et issue d'évaluations sociales plus ou moins puissantes et formalisées » [Chauvin, 2013]. À la différence d'une évaluation ou d'un jugement de valeur, la réputation sanctionne un jugement plus collectif et durable. Pour autant, elles n'en sont jamais « universelles » et « éternelles » — les réputations sont souvent fragiles et changeantes. Le contrôle social assuré par la « mauvaise » ou la « bonne » réputation peut être plus ou moins fort en fonction du contexte. Il est, par exemple, plus difficile d'effectuer une surveillance serrée dans une « grande ville », où les relations sont plus souvent anonymes, que dans un « village » où les relations sont marquées par l'inter-connaissance et la proximité. Par conséquent, les acteurs disposent de différentes possibilités de contrôle de leurs propres réputations. Si j'entends étudier prioritairement les formes que prennent l'« ordre hétérosexuel » en milieu populaire insulaire, je n'exclus pas de considérer les possibilités de résistance et de négociations des acteurs face à la stigmatisation³.

C. Étudier les réputations sexuelles en milieu populaire insulaire

À l'intersection de la sociologie du genre et de la sociologie des réputations, il était donc question pour moi d'étudier la construction des réputations sexuelles genrées des jeunes issus de

³ En effet, un des principaux apports de la sociologie interactionniste est de nous donner à penser les différentes modalités de résistance des acteurs, dotés d'*agentivité*, aux différents stigmates. En particulier, Erving Goffman évoque dans *Stigmate* la possibilité de *corriger* et de *retourner* le stigmate.

classe populaire en milieu insulaire. Plus précisément, il s'agissait d'étudier les formes prises l'« ordre hétérosexuel » en observant les normes de respectabilité sexuelles masculines et féminines. Concrètement, cela s'est traduit par quatre axes principaux : quelles sont les figures normatives (positives comme négatives) associées aux « bonnes » et « mauvaises » réputations sexuelles ? En quoi sont-elles différenciées selon le sexe ? Comment contribuent-elles à la construction d'identités genrées distinctes ? Finalement, comment les acteurs négocient-ils des marges face à l'« ordre hétérosexuel » ? Le choix de l'étude des classes populaires insulaires répondait à plusieurs intérêts. Premièrement, elle offrait de nombreux points de comparaison avec les préalables études sur l'ordre du genre dans les classes populaires, en milieu populaire rural [Clair, 2010] comme dans les cités d'habitat social [Clair, 2012 ; Schwartz, 1990]. Par ailleurs, le milieu insulaire que j'ai choisi d'étudier⁴ présentait plusieurs caractéristiques facilitant l'étude des réputations. Le caractère restreint de la population impliquait une plus grande inter-connaissance⁵, tandis que l'« unité de lieu » due à l'insularité limitait la mobilité géographique. Le choix des entretiens semi-directif m'a paru le plus adéquat pour étudier les représentations et valeurs des interrogé·e·s.

L'étude n'allait pas sans poser un certain nombre de difficultés. Un des premiers tenait au recrutement des interrogé·e·s. Plusieurs options se présentaient à moi — passer par une annonce sur les réseaux sociaux présentant mon enquête et ma volonté d'interroger des jeunes issus de « classes populaires »⁶, passer par l'administration ou les enseignants du lycée local, ou passer par réseau d'inter-connaissance. Une seconde difficulté était de légitimer mon enquête. Du fait de son objet, je craignais que l'étude des réputations sexuelles des jeunes⁷ soit suspecte [Bozon, 2012]. Parler de

⁴ L'archipel français de Saint-Pierre-et-Miquelon (6300 habitants), en Amérique du Nord, duquel je suis originaire et sur lequel je me trouve actuellement. Étudier les jeunes de l'archipel me permet de tirer parti de l'absence de confinement sur le territoire pour conduire des entretiens.

⁵ Selon l'expression souvent répétée par les enquêté·e·s : « ici, tout le monde se connaît ».

⁶ Mentionner explicitement chercher des jeunes issus de milieux « populaires » me semblait problématique pour deux raisons : la connotation ambiguë du terme, et les biais tenant à l'auto-définition. En effet, peu de personnes appartenant à ce que les sociologues nomment « classes populaires » se définissent elles-même comme telles, en raison du phénomène de sur-déclaration de l'appartenance aux « classes moyennes ». J'ai finalement opté pour une présentation par les professions des parents (« employés », « ouvriers », « fonctionnaires de catégorie C »...).

⁷ Dans la mesure où la sexualité des jeunes est généralement encadrée par une *panique morale* des adultes, c'est-à-dire par un « alarmisme » et une préoccupation croissante.

sexualité en entretien implique pour les interrogés de « rendre public le privé » : l'enquêteur risque d'être jugé « intrusif ». De ce point de vue, il n'a pas été neutre que je me situe du côté féminin des rapports sociaux de sexe⁸. Cela me permettait de me distancier de la suspicion de prédation qui pèse sur les enquêteurs masculins qui s'intéressent à la sexualité [Schlagdenhauffen, 2014]. Il m'était également possible de jouer sur le registre de la complicité féminine avec les filles, et d'éviter les dynamiques de compétition masculines avec les garçons [Becker, 2002].

⁸ L'épistémologie des savoirs situés, ou *standpoint theory*, nous rappelle ainsi que la production des savoirs est indissociable des caractéristiques sociales de celui ou celle qui le produit.

II. L' « ordre hétérosexuel » insulaire entre maintien et résistances

A. Entrée sur le terrain : retour réflexif et présentation de enquêté·e·s

Afin de recruter des enquêté·e·s, j'ai premièrement contacté le professeur de sciences économiques et sociales de la classe de seconde du lycée local, qui m'a suggéré d'intervenir dans son cours afin de présenter mon enquête à ses élèves. Le risque était que les lycéens perçoivent l'entretien comme un exercice « scolaire ». Le dispositif m'a finalement paru trop peu apte à assurer la mise en confiance des enquêté·e·s. Dans le même temps, j'ai contacté plusieurs connaissances encore scolarisées en lycée professionnel afin qu'elles présentent mon enquête à leurs ami·e·s. Cette deuxième option s'est rapidement avérée être plus fructueuse. J'ai donc pu conduire 3 entretiens d'environ une heure avec trois enquêté·e·s. Tous·te·s ont été recruté·e·s par réseau d'inter-connaissance. Laura⁹ est une jeune fille de 17 ans, actuellement scolarisée en terminale générale. Son père, anciennement professeur des écoles, est actuellement au chômage, et sa mère est fonctionnaire de collectivité de catégorie C¹⁰. Laura a été la première enquêtée à accepter un entretien avec moi, avant de convaincre Mégane et Dylan de participer à l'enquête. Mégane est une lycéenne de 17 ans, scolarisée dans une filière « féminine » en lycée professionnel. Son père est agent d'entretien, et sa mère employée de commerce. Dylan est un jeune homme de 18 ans : il prépare actuellement un BEP dans une filière « masculine » du lycée local. Son père est un ancien pêcheur mis au chômage par la fermeture de l'usine locale, et sa mère est employée dans un salon d'esthétique.

Dès lors, la question de la réflexivité s'est posée à moi. Il me fallait « objectiver le sujet objectivant » [Bourdieu, 1992] : c'est-à-dire préciser mon rapport à l'objet, et interroger la manière dont ce dernier pouvait être neutralisé (ou mis à profit) en entretien. De ce point de vue, il n'a pas

⁹ Tout les prénoms ont été anonymisés à partir des données collectées sur le blog de B. Coulmont, afin d'assurer qu'ils soient indicateurs d'une position sociale similaire.

¹⁰ Laura occupe une position particulière au sein des classes populaires locales. À l'inverse de Mégane et de Dylan, Laura appartient aux fractions supérieures des classes populaires, puisque son père fait partie du corps professoral (même si les professeurs du premier degré jouissent d'un moins grand « prestige de la profession » et « prestige de naissance » que les professeurs du second degré) et que sa mère appartient à la « petite fonction publique ».

été neutre que je sois perçue comme une « jeune d'ici » (selon les termes répétés de Laura). Le partage d'une origine géographique commune, et d'une tranche d'âge similaire (2 à 3 ans d'écart d'âge au maximum) a pu être un des éléments de mise en confiance des enquêté·e·s. En effet, tous ont mobilisé pendant les entretiens le registre de la « proximité d'expérience » de la vie lycéenne à Saint-Pierre. Par ailleurs, il semble que le statut d'étudiante ait été protecteur durant les entretiens. Il m'aura permis d'éviter de paraître « intrusive » ou d'être perçue comme une « menace » pour les secrets des enquêté·e·s. Finalement, l'enquête a été présentée dans un premier temps comme portant sur « les rapports entre les garçons et les filles au lycée ». La sexualité et les normes de respectabilité sexuelles n'ont été discutées dans les entretiens qu'après que les enquêté·e·s les aient eux-même mentionnées, afin d'éviter de brusquer le cours de l'échange. Les trois entretiens menés nous permettent de distinguer plusieurs conclusions principales.

B. La mise en scène de l'hétérosexualité adolescente

Il ressort des entretiens que l'entrée des adolescent·e·s dans la vie amoureuse (hétérosexuelle) est une expérience doublement marquée par les rapports de genre. Premièrement, dans la mesure où elle est fortement différenciée selon le sexe. Deuxièmement, puisqu'elle est un des lieux de *production* et de *reproduction* de l'ordre genré.

Les garçons et les filles interrogées manifestent en effet des rapports au couple et à la sexualité différents. Laura, Mégane et Dylan partagent les représentations déjà distinguées par Michel Bozon du « garçon sans frein » et de la « fille responsable » [Bozon, 2012]. Mégane et Dylan en forment un exemple idéal-typique :

« (Après une discussion sur l'entrée dans la sexualité) [M : Et tu penses que c'est pareil pour les mecs ?] j'sais pas... en vrai non je pense pas... enfin moi... moi je voulais vraiment me poser et tout et je voulais pas faire ça trop vite ouais...pas avec n'importe qui... j'pense que pour les filles c'est important d'être avec quelqu'un que t'aime et tout... (une pause) J'ai l'impression qu'avec mes potes et tout fallait pas qu'on se fasse avoir quoi... [...]... c'est vrai que bon des gars y'en a qui sont... un peu en chien quoi (rires) » [Mégane, célibataire]

Dans cet extrait d'entretien, Mégane naturalise les identités de genre. Les filles sont renvoyées du côté du sentiment, de l'amour, de la confiance et de la retenue (« pour les filles c'est important [les sentiments] »). Pour les filles, une sexualité « normale » doit être adossée à des sentiments et un attachement profond. À l'inverse, Mégane associe les garçons au désir sexuel démesuré, à l'animalité (« être en chien »), à l'absence de limites, voire à une forme de menace (« se faire avoir »). Dylan, à l'inverse, manifeste une forme de détachement par rapport à l'entrée dans la sexualité, qu'il n'adosse à aucune sentimentalité :

« [M : et toi du coup ça s'est passé comment ?] Mhhh... je crois que je voulais m'en débarrasser un peu tu vois... c'était pas du tout un truc.... enfin je me suis dit "bon voilà c'est fait"... ouais c'était vraiment ça, c'était un truc à faire et puis voilà c'est fini..." » [Dylan, en couple]

« [M : et t'as l'impression que c'est la même chose pour les filles ou pas vraiment] ah non ça je pense pas... nous.. ouais non nous on est des charos un peu... les filles c'est... j'pense ça doit vachement plus être avec quelqu'un ouais... [...] » [Dylan, en couple]

En cela, il adopte un comportement conforme aux normes viriles de distance aux émotions, à la féminité, et d'activité sexuelle : il se désigne lui même comme un « charo »¹¹. À l'inverse, il envisage et naturalise le désir féminin comme orienté « vers quelqu'un ». Le désir féminin « doit » (au double sens de supposition et d'injonction) être adossé à une sexualité sentimentale ou conjugale. Tous deux sont conformes aux normes de genre mises en avant par Holland : « les femmes veulent aimer, les hommes veulent faire l'amour ». Aux garçons d'être désireux, sans limites et distant de leurs émotions, aux filles d'être désirées, sentimentales et vertueuses.

En particulier, le couple hétérosexuel s'appuie et renforce ce « stock de croyances » liées au sexe. En tant que lieu hétéronormatif par excellence, il « dramatise » en son sein les relations entre les sexes et fige les identités de genre [Goffman, 1977]. Comme le rappelle Isabelle Clair, « la conformité aux représentations associées à l'appartenance de genre est nécessaire pour se voir reconnaître une quelconque valeur sur la marché amoureux » [Clair, 2007]. De ce point de vue, il

¹¹ L'argot « charo » provient du diminutif « charognard ». Le terme désigne les garçons qui manifestent un désir sexuel démesuré, ou qui tentent d'établir des relations avec plusieurs filles à la fois.

n'est pas neutre que Laura, qui adoptait plus jeune un comportement « de garçon manqué », se féminine à l'âge de l'entrée sur le marché amoureux :

L : Petite je trainais surtout avec les gars... je faisais du hockey, j'avais toujours des grosses Vans, les cheveux courts et t'sa... ouais le bonhomme à bloc ! « garçon manqué » un peu... j'aime pas trop le terme mais c'est vrai que c'était un peu ça quoi...

M : Et maintenant ?

L : Ah non non c'est passé (rires)... heureusement un peu...

B [son copain, présent à la fin de l'entretien] : Ouais j pense pas que je sortirais avec un bonhomme (rires) »

Si les transgressions des normes de genres peuvent être tolérées avant l'entrée sur le marché amoureux (le style de « garçon manqué »), ou dans certains domaines (le sport, avec l'exemple du hockey, le groupe de pairs...), cela n'est pas le cas au sein du couple. En témoigne la remarque de Bastien, qui ne pourrait pas « sortir avec un bonhomme » (c'est-à-dire une fille déviante vis-à-vis des normes traditionnelles de féminité). Le couple adolescent semble donc agir, *in fine*, comme un rappel à l'ordre de genre.

Cet « ordre hétérosexuel » se caractérise également par une « mise en scène » de l'hétérosexualité adolescente au sein du groupe de pairs. Les vies sociales des enquêté·e·s semblent être marquées par une forte homosociabilité, dans la mesure où les groupes de pairs sont fortement ségrégués selon le sexe. Dans le cas de Dylan et de Mégane, la socialisation scolaire se fait également dans des filières professionnelles fortement sexuées (la classe de Mégane est constituée uniquement de fille, celle de Dylan très majoritairement de garçons). Il existe néanmoins certains lieux privilégiés de sociabilité mixtes. Dans les entretiens conduits, les « soirées » (du vendredi soir) semblent occuper une place centrale :

« Mais ouais du coup on se voyait beaucoup en soirée et puis c'est là que ça c'est fait tu vois... Enfin on se parlait on était dans la même classe en spé et on se tapait des barres de rire et tout, on se parlait sur Snap, mais on se voyait pas tout le temps en dehors tu vois, du coup ça s'est vraiment fait en soirée... [...] On était chez mon père en fait et Anaïs forçait trop pour qu'on se mette à côté, on a fait un loup-garou, c'était elle qui était cupidon, elle nous a désigné tout les deux et tsa (rires)...Bon finalement on était au joinv' [Le Joinville, boîte de nuit locale] et elle forçait trop pour qu'on fasse le slow (rires)... du coup ouais bon... bah on l'a fait quoi ! (rires)... Et ouais du coup on s'est mis ensemble à la Toussaint je crois ? Ouais la Toussaint...» [Laura, en couple]

« Mais ouais du coup on avait fait un piccolo et tout en soirée, mais à la base moi j’aime pas trop et tout [...] Mais du coup bon on s’était pécho une fois comme ça et tout... [Avec un piccolo ?] ouais ouais c’est ça ! Et puis après à chaque soirée on était collés et tout et puis bon... (rires)... un soir il est resté chez moi avec deux potes dans la chambre de ma soeur et tout... et on est allés à côté et on a discuté et tout et on s’est mis ensemble ouais » [Mégane, célibataire]

Ces deux extraits d’entretiens révèlent la centralité de différents « jeux », autour desquels s’organisent les soirées¹². Ces jeux semblent avoir une double fonction d’expérimentation sexuelle ou amoureuse à peu de frais (ils sont sans conséquences, ou presque, pour les réputations) et de mise en scène des relations amoureuses adolescentes. En particulier, l’insistance d’Anaïs auprès de Laura pour qu’elle se rapproche d’un garçon de leur groupe de pairs témoigne d’un véritable « empressément à la mise en couple ». L’essentiel ne semble pas tant de faire l’expérience d’une relation amoureuse durable et intense que de se prouver (et de prouver aux autres) sa valeur sur le marché amoureux (Mégane se sépare du garçon évoqué dans l’entretien deux semaines après sa mise en couple).

C. Réputations et contrôle social

À ce titre, les « soirées », en tant que lieux de mise en scène privilégié de l’hétérosexualité sont également marquées par un « contrôle social » accru. Dans tous les entretiens, l’évocation des « soirées » a rapidement été suivie par l’évocation de « réputations ». Il a toutefois souvent été difficile de dépasser la dénonciation de la « mentalité » ou de la propension au « jugement » des « gens d’ici »¹³. En effet, tous les enquêté·e·s on mentionné (et insisté sur) la proximité et l’interconnaissance spontanément :

¹² Le jeu évoqué par Laura est un jeu de rôle en société. Le « piccolo » mentionné par Mégane est un jeu d’alcool sur mobile dans lequel les joueurs peuvent décider d’effectuer un gage, de dire une vérité ou de boire.

¹³ À titre d’exemple : « Moi je juge pas trop... si t’aimes pas bah on sera pas potes et c’est tout quoi.. Mais je sais qu’il y a des gens... qui jugent mais tout le temps... Le jugement à Saint-Pierre mais c’est abusé ! » [Laura, entretien individuel]. La dénonciation de la « mentalité saint-pierraise » semble dépendre en partie des perspectives de mobilité géographique et sociale des interrogé·e·s. Laura projette en effet de « faire des études », c’est-à-dire de quitter l’archipel et de s’établir en métropole pour suivre des études supérieures : elle ne projette pas de revenir sur le territoire. À l’inverse, Dylan et Mégane, qui ne mobilisent pas le même registre de dénonciation, entendent rester sur le territoire après l’obtention de leur diplôme.

« Si t'es réputé pour un truc que t'as fais... genre même au joinv'... bah c'est sûr que vu que tout le monde connaît tout le monde tu vas te faire juger hyper vite sur ça et puis pas forcément pour une très courte durée quoi... tu peux te faire juger pendant hyper longtemps... et si on te choppe un surnom alors là (rires) »
[Mégane, célibataire]

À défaut de pouvoir conclure sur l'existence d'un « plus grand » ou « plus faible » contrôle social insulaire, il semble possible d'évoquer une forte conscience des enjeux réputationnels chez les enquêté·e·s. En particulier, les enjeux de réputation autour de la gestion des « surnoms » semblent être assez spécifiques. Selon les enquêté·e·s, les surnoms se diffusent rapidement mais durent surtout dans le temps¹⁴. Laura, en particulier, a longtemps été connue sous un surnom (« Chantier ») faisant référence à sa présentation de genre « masculine ». Si la mention de ce surnom l'agace particulièrement, c'est qu'il pointe un *stigmat* sexué qu'elle a travaillé pour *corriger*, par l'apprentissage d'une nouvelle posture, d'une nouvelle façon de s'habiller et de parler plus conforme aux normes de féminité¹⁵. Les surnoms semblent donc être un des moyens de rappel à l'ordre du genre.

Les entretiens révèlent également une permanence des figures normatives définies par Holland et Clair. Dans les entretiens, la figure repoussoir du « pédé » n'a été mentionnée que deux fois, comme *stigmat individuel* et *localisé*¹⁶. Tous les enquêté·e·s évoquent en revanche les figures de la « fille bien » et de la « pute », en lien avec la « réputation ». Ce qui ressort des échanges, c'est la suspicion constante qui pèse sur les jeunes filles d'avoir une sexualité *coupable*. Leurs corps et leurs comportements sont perçus comme intrinsèquement indisciplinés : la nature des femmes appelle un « contrôle ». À titre d'exemple, Dylan liste en entretien l'ensemble des comportements acceptables ou inacceptables en soirée pour une éventuelle petite amie : pas de *slow* en boîte avec un autre garçon, maquillage suffisamment léger, tenue suffisamment « couvrante »... Il s'agit pour

¹⁴ Certains surnoms sont héréditaires, et constituent une forme de *stigmat* familial. Bien qu'éloignés des réputations sexuelles, ils semblent constituer un enjeu important de respectabilité locale, y compris pour les lycéen·ne·s.

¹⁵ De ce point de vue, il semble que d'adopter des comportements masculins ne soit pas pour Laura une façon d'acquérir une forme (même alternative) de respectabilité. Au contraire, elle semble envisager sa période « masculine » comme une dégradation de sa valeur sur le marché amoureux.

¹⁶ Cela ne revient pas à dire que la figure du « pédé » est moins stigmatisée ou moins centrale dans les rapports sociaux des lycéens. Des entretiens supplémentaires et/ou une observation ethnographique pourraient être conduits avec plusieurs autres garçons pour préciser l'analyse (notre échantillon est ici majoritairement féminin).

lui d'une question de « respect de soi » et de « respect d'autrui » : un comportement perçu comme « trop aguicheur » serait dégradant pour lui comme pour sa petite amie. Ce que sanctionne une « mauvaise réputation », c'est donc une indiscipline à l'ordre de genre. Ainsi, Mégane considère également dans l'extrait d'entretien suivant la sexualité féminine active, ou à défaut une tenue trop « provocante » (les photos Instagram en question sont celles d'une jeune fille en jupe et en décolleté) comme dévalorisante :

[Après avoir évoqué le compte Instagram d'une jeune fille de sa classe] « Moi je sais pas je trouve ça chaud... des fois tu vois les trucs qu'elle poste et tout et t'as juste envie de lui dire « non mais respecte toi un peu »... [...] » [Mégane, célibataire]

Le manque de « retenue » ou de « vertu » représente un manque de « respect pour soi », c'est-à-dire un manque de respect pour les normes de genre. Il convient toutefois de préciser le constat et les modalités d'étiquetage de la déviance. En effet, la désignation publique de la déviance semble également dépendre de l'étendue du réseau de sociabilité et de la popularité des jeunes gens (et des filles spécifiquement, qui font face à un plus grand contrôle sexuel). La popularité peut être définie selon un ensemble de critères¹⁷ ; la *visibilité* (être connu par un nombre important de personnes), l'*attention* (être l'objet des discussions...), et le caractère *positif du jugement* émis par les pairs [Eder, 1985]. Les enquêté·e·s mentionnent en effet l'existence de groupes de personnes « populaires », qui jouissent d'une « bonne réputation » relativement stable et partagée :

« Y'a un peu le groupe de personne qu'on sait que c'est les gens... les connus tu sais euh... (un temps) [M : populaires ?] ouais c'est ça... et eux on leur pardonne tout un peu... Léna tu vois elle peut faire ce qu'elle veut en soirée personne va parler sur son dos, en mode elle a passe-droit un peu... enfin pas abusé et tout mais ouais... c'est pas pareil pour tout le monde un peu » [Laura, en couple]

Mégane et Dylan pointent également du doigt l'existence d'un petit groupe de lycéen·ne·s qui disposerait d'une plus grande marge d'autonomie face à la désignation de la déviance. Être « populaire », avoir un réseau de sociabilité étendu semble être un moyen d'éviter une « mauvaise

¹⁷ Eder définit également l'« attractiveness » et la participation aux activités de « cheerleading » comme critères déterminants de popularité. Nous ne les retenons pas dans notre étude.

réputation » et de bénéficier d'une plus grande tolérance vis-à-vis de comportements déviants. Ce constat mériterait toutefois d'être précisé par un travail d'enquête ethnographique supplémentaire pour préciser l'analyse — il n'est pas impossible que l'idée d'un « passe-droit » pour les personnes « populaires » réponde à une vision enchantée des enquêté·e·s. Finalement, il convient de rappeler que même au sein d'un ordre disciplinaire et normatif contraignant, les individus disposent de possibilités de résistance. À ce titre, Erving Goffman note qu'il est possible de résister à l'assignation d'un stigmat. En particulier, le *retournement du stigmat* permet aux individus de se réapproprier une figure dévalorisée. Laura semble adopter cette attitude lorsqu'elle s'auto-désigne comme une « salope », pour dénoncer en creux un jugement qu'elle estime injuste :

« Non mais à un moment donné je me suis dit... je suis là « ouais salope ok... si tu veux »... et fin... on en rigole et tout on se traite de pétasses entre nous par ce qu'à un moment... » [Laura, en couple]

Une telle attitude semble « perturber » en partie le genre, dans la mesure où Laura assume une figure perçue comme dégradante. Elle dénonce ainsi les normes asymétriques ou les « doubles standards » qui pèsent sur les garçons et les filles. Ce que révèle cet extrait, c'est également une mise à mal des croyances traditionnelles au profit de normes que l'on peut qualifier d'« égalitaires ».

D. Les croyances à l'épreuve de l'évolution des normes

Le monde lycéen des enquêté·e·s est donc bel est bien structuré autour d'un « ordre hétérosexuel » relativement conservateur. À ce titre, la réputation est un des outils privilégiés de contrôle social. Les enquêté·e·s tentent tous de se démarquer des figures-repoussoir de la « pute » et du « pédé », qui restent fortement stigmatisées. Mais cela ne revient pas à dire que les enquêté·e·s ne manifestent aucune distance face aux normes de genre traditionnelles. En réalité, l'existence de normes sexuées particulièrement asymétriques (l'idéal-type du garçon débridé et de la fille respectable) semble mise à mal par la diffusion de nouvelles normes égalitaires et les évolutions contemporaines de la sexualité (allongement de la période de « jeunesse sexuelle », diminution de l'écart d'âge au premier rapport...) [Bajos et Bozon, 2008]. Tous les entretiens semblent inscrits

dans une tension entre persistance/adhésion et critique/mise à mal des normes de genre. Il est possible de distinguer plusieurs attitudes face à ces évolutions. Laura semble incarner une « critique sous contrainte » :

[Après une discussion sur une jeune fille du lycée qui a, selon Laura, une réputation de « salope »] « Non mais après moi j'irai jamais faire ça et tout... et c'est sûr que c'est chaud enfin... tu vois elle typiquement elle chauffait les gars au joinv' [abréviation du « Joinville », une boîte de nuit locale] et tout... elle dansait mais... bien t'sais (rire)... Et puis après enfin elle reprochait aux gars de vouloir, enfin tu vois... Mais après c'est sûr que personne dit ça des gars qui veulent, même quand ils sont relou et tout... Moi j'ai des potes c'est des charos personne leur dit jamais rien et tout... 'fin pour les mecs c'est stylé mais alors les meufs tout de suite... on va mal parler et tout... » [Laura, en couple]

Si Laura met ici en question le bien-fondé de l'asymétrie des normes de genres, elle tient tout de même à mettre à distance le stigmatisme pour assurer sa respectabilité individuelle (« j'irais jamais faire ça », « elle chauffait »). En cela, l'attitude de Laura témoigne de la tension entre norme d'égalité (« pour les mecs c'est stylé [de vouloir] mais pour les meufs tout de suite... ») et persistance des normes de respectabilité traditionnelles. Des trois enquêtes, Laura est celle qui semble avoir une « conscience féministe pratique » plus marquée¹⁸. À l'inverse, Mégane perçoit l'évolution des normes de respectabilité comme une menace pour l'ordre harmonieux du genre. Elle adopte une démarche conservatrice de valorisation des rôles traditionnels :

« [Après avoir mentionné le comportement des garçons « de nos jours »] Mais c'est con à dire et tout... et peut-être tu vas me dire non mais blabla ça se dit pas et tout mais moi je sortirais pas avec un mec si il agissait comme une meuf quoi hun... [M : tu trouves que les mecs agissent trop comme des meufs ?] Bah pas tous j'sais pas... mais y'en a franchement ça fait un peu... ouais trop quoi... » [Mégane, célibataire]

Mégane dévalorise ici en creux — en affirmant l'exclure du marché amoureux — la figure d'un garçon « dévirilisé » (qui recoupe, *in fine* la figure-repoussoir du « pédé » efféminé). Elle semble percevoir l'évolution des normes comme une féminisation dégradante des garçons en général. Mégane mentionne également plus tôt dans l'entretien sa désapprobation face aux comportements des filles « de nos jours ». Mégane modalise fortement ses propos (« tu vas peut-être me dire que ça

¹⁸ Lorsque je lui demande son opinion, après l'entretien, sur le terme de « féminisme », Laura rejette le terme sur le mode du « je ne suis pas féministe mais... ». Il semble que Laura mette à distance le mot « féministe », éventuellement stigmatisé (elle m'assure ne pas être « extrémiste ») pour mieux s'autoriser à dénoncer les inégalités qu'elle observe.

se dit pas », « c'est con à dire »). Il n'est pas impossible que sa perception de mes convictions aient ici influencé le cours de l'entretien, et qu'elles les aient conduit à minimiser ou policer ses propos (elle me suppose dans la suite de l'entretien « féministe » sans que je me sois effectivement définie comme telle pendant l'échange¹⁹).

En somme, il existe un ensemble des réactions possibles (plus ou moins favorables) à la diffusion de discours égalitaires. Ceux-ci semblent néanmoins jouer un rôle marginal face à la prévalence de l'« ordre hétérosexuel » imposé, notamment, par la réputation — même si les acteurs disposent de certaines stratégies de résistance. Si certaines critiques peuvent exister, elles restent subordonnées au respect de la discipline de genre. En milieu populaire insulaire, comme en cité d'habitat HLM ou en milieu rural populaire, les figures-repoussoir de la « pute » et du « pédé » laissent apparaître en creux les figures respectables de la « fille bien » et du « mec viril ». L'enquête pourrait être précisée en conduisant de nouveaux entretiens avec Laura, Mégane et Dylan. En effet, du fait de la nature, souvent intime, des sujets abordés en entretien, poursuivre la conversation pourrait assurer la mise en confiance des enquêté·e·s. Par ailleurs, la conduite d'entretiens collectifs, entre ami·e·s ou en couple, pourrait permettre de préciser certaines observations. Le travail d'entretien pourrait également être complété par une observation ethnographique.

¹⁹ On trouve ici une des limites (ou un des effets) du mode de recrutement par inter-connaissance.

Annexes - Grille générale d'entretien

Questions	Sujets
Remerciements, présentation de l'enquête (sous l'angle de l'étude des relations filles/garçons au lycée), de l'entretien, enregistrement, anonymat, question sur l'enquêté-e.	Présentation de l'enquête
Conformité ou déviance par rapport aux normes de genre (présentation de soi, tenues, maquillage, sport, composition du groupe de pairs), à la féminité/masculinité, critique ou adhésion face aux normes traditionnelles, éventuelle évolution à l'adolescence.	Rapport aux normes de genre
Histoire et trajectoire amoureuse, rapports distincts ou non aux relations selon le sexe, pression ou non à la mise en couple, place de la mise en scène du couple et de la sexualité dans les groupes de pairs, normes du groupe de pairs par rapport aux relations... Définition de la sexualité « normale », lexique pour parler de sexualité (« il l'a » / « ils ont », « baiser » / « fait l'amour »...). Ne pas supposer l'hétérosexualité.	Représentations du couple, de la sexualité
Etudier les normes de respectabilité (fille bien/mec viril ou pas), les figures repoussoir, l'existence ou non de « réputations », leur éventuelle dénonciation. Stratégies d'évitement, de résistances ? Existence d'un « mâle dans la tête » ? « Conscience féministe » ou perception de l'évolution des normes comme menace ? Rôle du « grand frère » se retrouve ?	Réputations

Bibliographie

- Bajos, N. Bozon, M. *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*. La Découverte, Paris, 2008.
- Becker, H. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Éditions Métailié, Paris, 1985 (1963).
- Becker, H. *Les ficelles du métier, conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, Paris, 2002 (1986).
- Butler, J. *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, La Découverte, Paris, 2005 (1990).
- Bourdieu, P., Wacquant, L. *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Seuil, Paris, 1992.
- Bozon, M. « Autonomie sexuelle des jeunes, panique morale des adultes. Le garçon sans frein et la jeune fille responsable », *Agora débats/jeunesse*, Presses de Sciences Po, 2012/1, n°60, pp.121-134.
- Chauvin, P-M. « La sociologie des réputations. Une définition et cinq questions », *Communications*, Seuil, 2013, n°93, pp. 131-145.
- Clair, I. « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesse*, Presses de Sciences Po, 2012/1, n°60, pp. 67-78.
- Clair, I. « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? Retour sur quarante ans de réticences », *Cahiers du genre*, L'Harmattan, 2013/1, n°54, pp. 93-120.
- Clair, I. « Des filles en liberté surveillée », in Blanchard V., Revenin R., Yvorel J.-J. (coord), *Jeunes, jeunesse et sexualité. Initiations, interdits, identités (XIXe-XXe siècle)*, Autrement, coll. « Sexe en tous genres », Paris, 2010, pp. 321-329.
- Clair, I. « La division genrée de l'expérience amoureuse : Enquête dans les cités d'habitat social », *Sociétés et représentations*, Credhess, 2007, pp.145-160.
- Delphy, C. *L'Ennemi principal 1, économie politique du patriarcat*, Syllepse, Paris, 1993.
- Delphy, C. *L'Ennemi principal 2, penser le genre*, Syllepse, Paris, 2001.
- Eder, D. « The Cycle of Popularity : Interpersonal Relations Among Female Adolescents », *Sociology of Education*, American Sociological Association, 1985, vol. 58, n°3, pp.154-165.

- Fassin, E. *L'inversion de la question homosexuelle*, Éditions Amsterdam, Paris, 2005.
- Goffman, E. *L'arrangement des sexes*, La Dispute, Paris, 2002 (1997).
- Holland, J et al. « Le mâle dans la tête : réputation sexuelle, genre et pouvoir », *Mouvements*, La Découverte, 2002, n°20, pp. 75-83.
- Goffman, E. *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Éditions de minuit, coll. « Le sens commun », Paris, 1975 (1963).
- Jackson, S & Scott, S, *Theorizing Sexuality*, Buckingham Open University Press, Buckingham, 2007.
- Legouge, P. « La sexualité, un produit social et un objet sociologique », *Raison présente*, 2012/3, n°183, pp.13-21.
- Mead, M. *Moeurs et sexualité en Océanie*, Plon, Paris, 1963 (1928-1935).
- Oakley, A. *Sex, Gender and Society*, Temple Smith, London, 1972.
- Stoller, R. *Recherches sur l'identité sexuelle à partir du transsexualisme*, Paris, Gallimard, 1978 (1967).
- Schwartz, O. *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Presses Universitaires de France, Paris, 1990.
- Schlagdenhauffen, R. « Parler de sexualité en entretien. Comment rendre public des propos privés », *Hermès, La Revue*, CNRS Éditions, 2014/2, n°69, pp. 34-38.